

BULLETIN

DE

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES

DE

FONTENAY-AUX-ROSES

N^o 10 — JUIN 1898

SCEAUX

IMPRIMERIE E. CHARAIRE

68 ET 70, RUE HOUDAN, 68 ET 70

CONSEIL D'ADMINISTRATION

POUR L'ANNÉE 1897-1898

Présidente : M^{lle} LAURIOL.

Vice-Présidente : M^{lle} WILLIAMS.

Trésorière : M^{lle} ZGRAGGEN.

Secrétaire : M^{lle} ROBERT.

Membres { M^{lles} B. CHAMPOMIER.
HECQUET.
MAHAUT.
V. THOMAS.
VIAUD.

BULLETIN

DE

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES

DE

FONTENAY-AUX-ROSES

SOMMAIRE

1. Discours prononcé aux obsèques de M. Steeg.....	427
2. Réunion générale de l'année 1898.....	438
3. Renouvellement du tiers sortant.....	439
4. Souscription ouverte en mémoire de M ^{lle} Pernessin.....	440
5. Réflexions entre deux trains, par M. HÉMON.....	441
6. Relation d'un voyage en Grèce.....	446
7. Notes d'excursion.....	460
8. Proposition.....	464
9. Supplément géographique.....	

NÉCROLOGIE

OBSÈQUES DE M. JULES STEEG

Inspecteur général de l'Instruction publique.

Directeur de l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses.

L'École de Fontenay a été, le 4 mai dernier, douloureusement éprouvée par la perte de M. Steeg, qu'une mort subite a enlevé à son œuvre.

M. Steeg avait bien voulu accepter le titre de membre honoraire de notre Association amicale. Il n'avait cessé de nous témoigner l'intérêt le plus bienveillant et le plus éclairé; aussi, ressentant profon-

dément la perte que nous éprouvons en lui, nous lui adressons ici un respectueux et suprême hommage.

Il nous a semblé que toutes nos compagnes désireraient conserver les discours qui ont été prononcés aux obsèques de M. Steeg, c'est pourquoi nous les publions aujourd'hui.

DISCOURS DE M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

En Jules Steeg, les lettres ont perdu un écrivain délicat, la jeunesse un guide précieux et sûr, l'Université de France un serviteur dévoué, la démocratie un vaillant soldat.

Son patriotisme ne se séparait pas de son dévouement aux idées libérales, ni celles-ci d'un haut idéal de moralité. Il combattit le régime impérial, non pas seulement comme contraire à la liberté intellectuelle, mais comme fondé sur un attentat contre le droit.

Bien avant la guerre, il le combattait. Cet homme si modéré et si doux doit être rangé parmi ceux qu'on appelait alors du nom que Gambetta avait adopté pour lui-même, les « irréconciliables ». Pasteur d'une église de la Gironde, on le voit, parmi ses études théologiques, prendre en main la plume du polémiste, fonder à Libourne le *Progrès des communes*, que suivirent bientôt le *Patriote* et la *Parole républicaine*.

Il n'avait pas encore pardonné au régime issu du coup d'Etat et du plébiscite quand, vingt ans après, à l'inauguration de la statue de Rousseau, sur la place du Panthéon, il niait que la « haute et souveraine puissance du peuple » pût jamais lui conférer le droit « de se donner un maître, de se forger des chaînes, d'abdiquer sa liberté, d'aliéner son avenir ».

En 1871, les services rendus par lui à la liberté et à la République étaient si notoires que 45.000 électeurs lui donnèrent leur vote pour l'Assemblée nationale.

Ce nombre de suffrages, qui paraît si considérable, ne suffit pas à l'y faire entrer. Il atteste, du moins, sa grande popularité.

Jules Steeg rentra dans le rang, reprit la plume, continua de lutter, fut l'indomptable défenseur de la République contre toutes les tentatives de réaction. Pour être libre de combattre des deux mains, pour dégager de toute solidarité l'église à laquelle il restait dévoué, il donna sa démission de pasteur. Pendant de longues années, il fut un journaliste, rien qu'un journaliste.

Du moins, c'est à ce titre que sa réputation grandit dans le monde

politique. Mais le fond de sa nature restait le même. Or, pasteur, professeur, publiciste, il fut avant tout un éducateur. La fidélité à la République, la passion de la liberté, faisaient partie intégrante de la morale dont il était l'apôtre. Il la concevait, non comme indépendante et séparée du sentiment religieux, mais comme dégagée des religions positives, même de celle dont il avait prêché les dogmes. Il ne concevait pas la moralité sans la liberté tout entière, y compris la liberté politique.

Ses idées d'alors, on les retrouve dans un livre charmant, qui tient à la fois de l'autobiographie, du roman et du livre de propagande républicaine : *Faleyrac, Histoire d'une commune rurale*.

En 1881, les électeurs de la Gironde l'envoyèrent à la Chambre. Il devait y rester deux législatures. Il n'y laissa pas prendre à la politique tout son temps et son activité, car c'est dans cette période qu'il publia une série d'ouvrages d'éducation : le *Cours de morale* à l'usage des instituteurs, *l'Instruction morale et civique*, *l'Honnête homme*, la *Vie morale*.

On eût pu le prendre pour un philosophe fourvoyé dans les luttes de partis. Il se révéla pourtant comme un politique très militant, d'esprit très pratique, comprenant à merveille la nécessité de grouper et d'armer son parti, car, avec Jules Ferry, il fut le fondateur de l'« Union des gauches » et aussi de l'« Association républicaine », deux puissants instruments de combat. Il fut une des forces de son parti et une des grandes influences de la Chambre.

Il fut le rapporteur de la loi de 1886 sur l'enseignement primaire. Son nom, dans la reconnaissance de nos instituteurs, restera attaché à cette grande loi organique, véritable charte du corps enseignant, qui donne aux maîtres de nos écoles primaires des garanties analogues à celles dont jouissent les membres des enseignements supérieurs, qui régla leurs droits, leur assura sécurité et dignité.

La crise qui, en 1889, menaça nos libertés d'un retour offensif des idées césariennes, le trouva debout pour la défense de la République. Il avait préparé la victoire du parti démocratique. Des circonstances locales amenèrent un échec pour lui-même.

Mais l'Université, qui lui devait tant, recueillit le noble vaincu. Nommé inspecteur général, chargé de la direction du Musée pédagogique, s'il ne fut plus, dans les discussions de la Chambre, le collaborateur du ministre, il le resta pour la mise à exécution de ces mêmes lois qu'il avait fait voter comme rapporteur et comme député. Il fut son représentant, en 1893, à la grande exposition de Chicago, sur laquelle il rédigea un rapport qui atteste la lucidité de son esprit d'observation, sa vaste érudition en matière d'enseignement, sa connaissance profonde des systèmes d'éducation dans tout le monde civilisé.

Il allait bientôt recueillir un témoignage encore plus éclatant de la haute estime où le tenait le corps enseignant.

M. Pécaut avait montré, à l'école de Fontenay-aux-Roses, ce qu'on peut, par la séduction et la persuasion exercées sur de jeunes esprits, obtenir de dévouement au devoir librement accepté et d'ardeur à faire passer dans d'autres âmes les sentiments qu'on leur a inculqués.

Il semblait que, dans une pareille tâche, personne ne pût être le successeur de M. Pécaut. Pourtant celui-ci, quand d'impérieuses raisons de santé et de famille le contraignirent à quitter la direction de Fontenay, désigna lui-même l'homme qui pouvait le remplacer. Il désigna Jules Steeg; son choix fut aussitôt ratifié par le ministre et consacré par l'adhésion unanime de tous les amis de l'enseignement.

Si libre d'esprit et de croyance que fût Jules Steeg, si large que fût la part de liberté qu'il s'était réservée, au temps de son pastorat, dans les larges libertés du protestantisme, il apportait à l'accomplissement de tous ses devoirs une conviction religieuse.

« Nous n'agissons pas dans le désert et dans l'ombre, a-t-il écrit, dans une page éloquente; mais nous vivons sous les yeux ouverts d'un témoin qui juge nos actes, qui sonde nos intentions et nos cœurs. Dès lors tout s'éclaire, tout s'anime, tout s'échauffe dans le monde moral; la vie prend un sens, le devoir devient doux, les épreuves sont tolérables, l'espérance marche devant nous, l'idéal nous transporte, et la mort perd son amertume. »

La mort a voulu perdre pour lui toute amertume. Elle a succédé au sommeil sans transition, sans troubler la grande paix de son cœur, sans effacer le sourire sur ses lèvres.

C'est pour les survivants qu'elle semble avoir réservé ses rigueurs. En adressant, au nom de l'Université et du Gouvernement de la République, un adieu reconnaissant à cet homme de bien dont la vie a été si active et si féconde, j'ai aussi le devoir d'exprimer nos douloureuses sympathies à sa noble femme, à ses fils qui se sont déjà signalés comme de dignes héritiers de son nom et comme d'utiles serviteurs de la France, à toute cette famille si unie et que la mort vient de priver du chef le plus respecté et le plus aimé.

DISCOURS DE M^{me} DEJEAN DE LA RATIE, DIRECTRICE DE L'ÉCOLE NORMALE
SUPÉRIEURE D'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE DE FONTENAY-AUX-ROSES

C'est avec un indicible serrement de cœur que je prends la parole devant cette tombe si soudainement ouverte. Mon émotion s'augmente de la conscience très nette de mon impuissance à exprimer ce que je

ressens, et à l'exprimer en termes dignes de l'homme généreux et bon qui nous a si brusquement quittés. D'autres ont parlé ou parleront du théologien, du moraliste, de l'homme politique et de l'ami. Moi, je voudrais simplement faire revivre un instant, devant vous, la physiologie douce et sereine de l'éducateur aimé, du guide paternel et sûr, telle qu'elle nous réapparaît dans l'intimité de notre école.

Certes, je ne me doutais pas, quand il vint me demander, il y a sept mois, de collaborer à l'œuvre si difficile dont il avait accepté la lourde charge, que je verrais si tôt se retirer l'ami éclairé, le conseil discret, qui rendait ma tâche si facile et si aimable. Je ne pensais pas, mardi encore, alors qu'il me contait le plaisir que lui avait causé, ce jour même, sa visite au Salon, que je ne l'entendrais plus, et que c'en était fini de cette collaboration qui, en si peu de temps, nous avait unis l'un à l'autre dans une confiance si pleine et si entière, qu'il nous arrivait souvent d'émettre ensemble le même avis et la même pensée; de cette collaboration que pas un nuage, pas une contradiction n'étaient venus troubler.

Je voudrais donc évoquer un instant, devant vous, dans notre cadre familial, la figure de ce sage, dont la douce influence a plané pendant deux ans, sur notre école, notre pauvre école, qui s'est vue, en si peu de temps, si cruellement éprouvée!

Malgré la modestie de l'homme, qui n'avait d'égale que son mérite, cette influence était, de toutes, la plus propre à maintenir dans cette grande et chère maison, les hautes et fortifiantes traditions qui l'ont faite ce qu'elle est, et par lesquelles elle a marqué d'une empreinte si profonde tout notre haut enseignement primaire.

Ceux qui ont connu M. Steeg à l'École de Fontenay savent qu'en acceptant de venir y diriger les études de nos filles, il avait accepté aussi d'y donner le meilleur de lui-même, et, de fait, il s'y est dépensé sans mesure. Je dis sans mesure, car, en nous consacrant toutes ses forces, plus que ses forces, il nous a donné sa santé, sa vie. Lundi encore, il nous faisait sa conférence de chaque semaine. Qui nous eût dit qu'elle était la dernière! Nous entendons encore son langage animé, qu'il avait, ce jour-là, comme pour un dernier adieu, su revêtir de ses plus vives couleurs. Doué d'une facilité d'élocution, d'une élégance de diction extrêmes, il savait trouver l'expression la plus heureuse pour souligner la pensée, et la faire pénétrer, par l'esprit, jusqu'au cœur de ses élèves. Il semait à pleines mains les idées généreuses, et de son œil vif et pénétrant, de sa bouche fine, spirituelle et bonne, il attachait son auditoire à sa parole. Ses conférences étaient des causeries, dans lesquelles il pensait tout haut de grandes et nobles choses. Il trouvait dans son passé, dans ses souvenirs, de quoi rendre

variés et séduisants, en les revêtant de sa marque, si originale dans sa grave et souriante simplicité, des sujets qui faisaient penser, et qui, pour toute une semaine, ouvraient à l'esprit des aperçus nouveaux.

Épris de liberté et de justice, sa conscience, tout autant que sa modestie, l'empêchaient d'imposer d'une façon absolue et dogmatique ses idées personnelles. Il hésitait à imposer sa volonté, et c'était par une douce persuasion, quelquefois par une raillerie aimable et bienveillante, souvent par une intervention fine et intelligente, qu'il faisait pénétrer son esprit dans l'école, qu'il entraînait en communion avec les élèves, que son âme, en un mot, influait profondément sur leur existence morale.

Je ne doute pas que tout le monde ait senti à Fontenay la supériorité de cette intelligence, qui se déployait sans effort, et qui faisait aimer à la jeunesse le beau et le vrai, le bon et le grand. Chacun y ressentait les effets de sa bonté délicate et active, et y aimait, d'une filiale affection, cette nature d'une sensibilité exquise, presque jusqu'à l'excès, complètement exempte d'égoïsme, trop fière et trop vraiment bonne, d'ailleurs, pour occuper les autres de soi. Il refusait d'avouer sa fatigue et se dépensait bien au delà de ses forces et de sa santé. Je ne puis croire que nous ne le verrons plus arriver, chaque matin, souriant et paternel, caressant au passage mes trois tout petits garçons, qu'il attirait à lui, qu'il aimait et gâtait, qu'il donnait à aimer et à gâter à ces jeunes filles. Il voulait (que de fois il me l'a dit!) leur apprendre à aimer les joies de la famille, et voulait les soustraire, par la compagnie de trois bébés rieurs, à la sécheresse et à l'aridité d'études parfois bien austères.

Voilà ce que je voulais dire. A d'autres de retracer ce qu'il fut, de faire sa biographie, de pénétrer sa pensée, ou de parler de son œuvre. Je n'ai voulu que dire combien nous l'aimions tous, dans ce Fontenay, où il avait entrepris de continuer l'œuvre de son ami le plus cher, et où nous ne le verrons plus. J'ai seulement voulu, dans mon émotion profonde, m'unir aux siens, et — tant en mon nom qu'au nom des maîtres et des élèves de notre Fontenay — leur dire notre peine dans une suprême parole, et un dernier salut.

DISCOURS DE M. BUISSON

Chers amis,

Après l'hommage que vient de rendre un ministre de la République à ce bon serviteur de la République, nous ne songerions certes à rien ajouter si l'homme public était tout l'homme. Mais, disons la

vérité. Le vide qu'il laisse dans les conseils où il siégeait, dans les écoles qu'il inspectait, dans celle même où sa direction, vous venez de l'entendre, se faisait déjà tant aimer, qu'est-ce auprès du vide qui se fait dans nos cœurs à la pensée de l'ami soudainement perdu? Un ami ne se remplace pas. Son départ, c'est un arrachement irréparable, c'est quelque chose de notre âme qui s'en va, une force et une lumière qui, brusquement, nous sont ravies.

Lui surtout, lui, dont la bonté était si doucement enveloppée de modestie et de simplicité; lui, qui, sans bruit, avait une action si pénétrante, qui aimait et qu'on aimait si naturellement, qui se donnait si volontiers qu'on oubliait presque de l'en remercier; lui, dont le cœur savait faire tant de bien, que son esprit savait cacher sous un air de bonhomie enjouée qui nous le faisait accepter comme la chose du monde la plus simple; lui, qui avait la confiance de tous, qui savait être jeune avec les jeunes, petit avec les petits, dont la parole portait toujours, parce qu'elle était toujours sincère à fond : comment penser qu'il n'est plus là, que c'est fini, que nous ne rencontrerons plus ce clair regard qui entrait dans l'âme comme un rayon de sympathie, que nous n'entendrons plus cette voix, qui était celle de la raison aimable et aimante?

Ah! chers amis, vous comprenez qu'en un tel moment on éprouve comme le besoin de se rejeter en arrière; on voudrait ressaisir le passé, on étreint de toute sa force de chers et lointains souvenirs.

Il y a vingt-neuf ans que nous nous étions rencontrés pour la première fois. C'était à Neuchâtel, en Suisse. M. Pécaut y était venu appuyer de sa grave parole un effort tenté pour dégager du christianisme traditionnel et ecclésiastique ce qu'on pourrait appeler le christianisme éternel, une sorte d'Évangile fait de la moelle du vieil Évangile, une religion laïque de l'idéal moral, sans dogmes, sans miracles, sans prêtres. Jules Steeg était alors un jeune et obscur pasteur protestant. Obscur, non; on le connaissait déjà comme un libre penseur religieux; il s'était placé du premier coup à l'extrême gauche de la théologie protestante, du même côté que les Schérer, les Colani, les Gauffrès, les Réville, les Fontanès, les Coquerel. C'est à lui que M. Pécaut avait songé pour la conduite de la petite hardie Eglise libérale qui s'organisait dans la Suisse française.

Steeg, à cette occasion, prit contact avec cette simple, laborieuse et énergique démocratie suisse, au milieu de laquelle il trouvait honorés et aimés les républicains français, anciens proscrits du Deux-Décembre, groupés autour d'Edgar Quinet, le premier et le dernier des « irréconciliables ».

Attiré par l'œuvre qu'on lui offrait, Steeg résista pourtant à

l'attrait. Des raisons graves de santé l'arrêtèrent. Et puis, à mesure qu'il voyait de plus près la puissance de vie démocratique de ces petits cantons républicains, une ambition nouvelle avait germé en lui. Il rentra en France, décidé à tenter au profit de son pays l'entreprise même qu'on l'invitait à faire en Suisse.

De retour à Libourne, au lieu de rester confiné dans sa petite paroisse protestante, voilà qu'il essaye d'introduire dans tout le pays les principes et les pratiques de la libre Suisse. Il fonde des bibliothèques, ouvre des cercles, tient des réunions, fait des lectures publiques, organise des conférences, le tout en dépit d'obstacles dont nous ne nous faisons même plus l'idée : on oublie vite en France. D'abord, il rencontre l'indifférence universelle; peu à peu, on s'étonne, on s'intéresse, l'autorité s'émeut, un mouvement d'opinion se dessine dans un arrondissement qui semblait mort trois mois auparavant.

Il se décide à fonder un journal politique. Bientôt c'est le plébiscite qui se prépare, le fameux plébiscite de 1870, — il y aura demain 8 mai, juste 28 ans. — Steeg, d'abord tout seul, puis soutenu par une poignée d'hommes, se met à la tête de la campagne antiplébiscitaire. Au moment de se jeter dans l'arène, il se demande s'il vaut la peine de le faire « pour quelques centaines de *non* de plus ou de moins à opposer à des millions de *oui* ». Sa réponse est qu'il faut faire son devoir quand même. Une grande réunion au Théâtre, enthousiasmée par sa parole, l'acclame, lui répond par les cris inattendus de : Vive la République.

Lui ne se fait pas illusion, mais il ne reculera pas. J'ai trouvé hier dans un vieux cahier jauni et j'ai relu, le cœur gros de larmes et de souvenirs, les lettres intimes qu'il m'écrivait à ces heures de fièvre. Laissez-moi vous en citer une page :

« Le sort en est jeté, je prends le grand chemin périlleux de la politique. Notre journal est fondé...

« Je ne me suis vraiment pas senti le courage de quitter ce pays, après ce que j'y ai commencé. Je sais que je n'ai ni gloire, ni profit, ni agrément, ni paix, ni reconnaissance à y recueillir. Mais nous parlons tant de régénérer la France : Ne faut-il pas que chacun travaille dans son petit coin ?

« On va me harceler, me calomnier; les miens plus d'une fois m'abandonneront. Mais qui ne fait rien du tout ne court pas ces risques, il vaut mieux les courir. »

Et il ajoutait ces paroles caractéristiques :

« Au reste, je me sens plus que jamais, à travers tout cela et en cela, pasteur protestant. Je ne perds pas de vue « la seule chose nécessaire », bien qu'il soit impossible de la présenter directement à

notre peuple. A Paris, à Lausanne, je serais resté théologien. Ici et dans toute la France il faut aborder le problème autrement. Je n'aurai pas perdu mon temps si je parviens à créer un foyer de vie politique, morale, intellectuelle qui rayonnera sans moi, après moi. Peut-être ne parviendrai-je à rien du tout. C'est bien possible. Mais du moins j'aurai tenté. »

Et voilà comment des protestants comme Steeg conquéraient alors la place qu'on devait un jour leur reprocher d'occuper trop grande dans la République. Le vieil esprit huguenot les avait faits républicains avant l'heure, en plein Empire. Pays libre et libre conscience leur avaient paru deux causes sacrées qu'ils ne séparaient pas. En servant l'une ils servaient l'autre. A cette époque on ne leur disputait pas l'honneur de s'enrôler dans cette petite troupe d'avant-garde. On ne se demandait pas encore si leur nombre ne dépassait pas sensiblement la proportion numérique des protestants en France. Beaucoup de ceux qui plus tard devaient se rallier en temps opportun, s'exerçaient en attendant à les poursuivre de tous les sarcasmes d'abord, puis de tous les outrages, puis de tous les coups de la loi.

Notre pauvre ami en fit dix ans de suite l'expérience amère sans un jour de répit, sans qu'une seule fois un mouvement de pitié ou de respect fit hésiter ses adversaires. Après les rigueurs de l'Empire, il essaya toutes celles du premier, puis du second ordre moral. Pourquoi rappeler le détail de ces longues années de souffrances? La force morale fait quelquefois des miracles. Steeg résiste à tout. Il échappe à une condamnation en cours d'assises, grâce à une plaidoirie qui est une merveille de verve et de raison; il échappe à la misère à force de vaillance: résignant ses fonctions pastorales, il se met imprimeur et il fait vivre sa famille et son journal; il échappe à des calomnies habilement tramées en les prenant corps à corps l'une après l'autre avec un sang-froid extraordinaire. Enfin il sortit vainqueur et intact de cette lutte sans quartier. On vient de vous retracer sa trop courte carrière parlementaire. Et nous tous qui avons aimé Steeg, nous recueillons avec une respectueuse gratitude le jugement si ferme que vient de porter M. le Ministre sur sa participation aux lois scolaires, sur la manière dont il a servi la cause de l'instruction nationale, au Parlement d'abord, et enfin dans l'Université.

En jetant ainsi un coup d'œil sur les phases diverses de la carrière de notre ami, n'êtes-vous pas frappés de la voir si pleine et si une, si simple surtout, si animée du même esprit du commencement à la fin? Steeg a été un des principaux éducateurs de la France Républicaine, c'est là l'unité de sa vie. Educateur moral, il l'était déjà dans son humble enseignement pastoral; il l'était sous l'Em-

pire en suscitant au fond des campagnes bordelaises l'effort et l'initiative du citoyen, le sentiment du droit, le souci du devoir, le réveil de l'âme nationale. Educateur civique et combien admirable en sa persévérance, pendant les périodes de réaction ou violente ou hypocrite, quand il sut montrer ce que peut faire pour le triomphe des idées un homme seul, pauvre, abandonné, calomnié, traqué, officiellement signalé comme « l'homme le plus dangereux du département ». Educateur politique dans ses campagnes électorales dont il osa faire de véritables cours d'instruction civique et sociale : si vous relisiez ces jours-ci le spirituel petit livre qu'on vient de citer, vous ne manquerez pas de dire : quelles leçons aux électeurs et encore plus peut-être aux candidats ! Educateur national enfin — que M. le Ministre m'excuse de le dire après lui, en insistant sur ce legs précieux que Steeg laisse à l'enseignement populaire dans ces merveilleux petits livres écrits avec tout son cœur, les uns pour les écoles normales, les autres pour les élèves de l'école primaire. Ces petits manuels d'instruction morale et civique ont eu l'honneur d'être des premiers mis à l'index, et ils le méritaient, car ils n'enseignent pas seulement, ils persuadent, ils font aimer la République et ses lois ; ils donnent l'impression profonde d'une foi religieuse qui n'est pas la foi aveugle ; ils font comprendre par quelle évolution laborieuse et par quelle filiation légitime, apprenant peu à peu à faire pénétrer son idéal de justice et d'amour du monde mystique dans le monde réel, l'humanité a pu, après dix-huit siècles, transposer l'Évangile du Christ en cette traduction sociale, la Déclaration des droits de l'homme.

Heureux ceux dont la vie se déroule ainsi comme le clair développement d'une seule et haute pensée ! Heureux ceux qui dans leur maturité n'ont pas seulement respecté le rêve de leur jeunesse, mais ont travaillé, ont réussi à le vivre et à le faire vivre !

Adieu Steeg ! adieu cher ami, cher compagnon des bons et des mauvais jours, compagnon fidèle des batailles de la jeunesse et des travaux de l'âge mûr ! Vous avez fait votre œuvre ici-bas, et puissions-nous en laisser une semblable !

La belle et vaillante famille que vous avez faite si semblable à vous marche dans la voie que vous lui avez tracée, entourée des sympathies et des respects qui de vous rejailliront sur elle, sur votre noble compagne, sur vos fils et sur vos filles, tous dignes de leurs parents !

Tout un peuple d'instituteurs et d'institutrices vous doit ses meilleures impressions morales, et garde en son cœur quelque trace de vos leçons, de vos conseils, de vos exemples.

De tous ceux qui vous ont lu, qui vous ont entendu, à qui vous avez,

fût-ce une seule fois, parlé religion, morale, politique, éducation, administration, philosophie, de tous ceux-là, jeunes et vieux, électeurs de la Gironde, membres de tant de sociétés, professeurs, étudiants, élèves des écoles normales, boursiers à l'étranger, collègues universitaires, il n'en est pas un qui ne soit prêt à dire qu'il vous a dû quelque chose.

Au nom de tous, cher ami disparu, je vous dis une dernière fois : merci et adieu !

Une couronne avait été déposée sur le cercueil de M. Steeg au nom de l'Association des anciennes élèves de Fontenay, et beaucoup d'associées, directrices ou professeurs à Paris ou dans les départements voisins, avaient tenu à témoigner de leur douleur et de leurs regrets en se joignant au personnel et aux élèves actuelles de l'École dans la douloureuse cérémonie des obsèques.

Quelques jours après, M^{lle} Lauriol, Présidente de l'Association, recevait de la famille de M. Steeg la lettre suivante :

« Paris, le 20 mai 1898.

« Mademoiselle,

« Au nom de ma mère, de mes frères et sœurs et au mien, je vous prie d'agréer l'expression de notre gratitude pour les marques d'attachement et de respect que les anciennes élèves de Fontenay ont données à la mémoire de mon père.

« C'est à l'école de Fontenay qu'il avait, depuis près de deux ans, donné sans compter tout ce que lui laissait de forces une santé déjà fort ébranlée. Il semblait qu'il eût l'ambition d'y mourir à la tâche, mais en souriant et en dissimulant jusqu'à la dernière minute le sentiment très net qu'il avait d'une fin prochaine.

« La mort peut venir au moment le plus imprévu, écrivait-il en « décembre dernier. Je suis prêt... Mon seul regret est de n'avoir pas « été meilleur et de n'avoir pas fait plus de bien. »

« Ces lignes disent assez son idéal suprême. S'il a consacré à Fontenay ses derniers efforts et ses dernières pensées, c'est parce qu'il savait que les germes qu'il y déposait dans les âmes fructifieraient encore quand il ne serait plus et que, par ses élèves, il continuerait après sa mort « à faire du bien ».

« Veuillez agréer, Mademoiselle, mes hommages les plus respectueux et croire à ma sincère gratitude.

« LOUIS STEEG. »

RÉUNION GÉNÉRALE DE L'ANNÉE 1898

La réunion générale annuelle est fixée au jeudi 4 août, à dix heures et demie du matin, à l'École normale de Fontenay-aux-Roses.

L'ordre du jour de cette réunion sera le suivant :

- 1^o Exposé de la situation de la Société au mois d'août 1898;
- 2^o Compte rendu des recettes et des dépenses pendant l'année 1897-1898;
- 3^o Renouvellement du tiers sortant des membres du Conseil d'administration ;
- 4^o Emploi des fonds disponibles;
- 5^o Communications. — Propositions ou vœux.

Les associées sont invitées à prendre part au banquet qui suivra la réunion du matin. Elles voudront bien se faire inscrire avant le 25 juillet et envoyer à la Secrétaire la cotisation fixée à 3 francs. M. Buisson a bien voulu nous promettre son concours pour la réunion de l'après-midi qui commencera à trois heures précises¹.

1. Les anciennes élèves qui souhaitent passer quelques jours à l'École pourront y être reçues du 2 au 6 août, moyennant 3 francs par jour (prix demandé aux aspirantes pendant la durée du concours d'admission).

Note relative au renouvellement du tiers sortant.

Les membres sortants du Comité sont, cette année :

M^{lles} LAURIOL et ROBERT, réélues en 1895 ;

M^{lle} V. THOMAS, remplaçant M^{lle} MARCH, démissionnaire, qui avait été également réélue en 1895 ;

Le vote par correspondance sera admis comme l'année dernière ; les associées qui sauront ne pas pouvoir assister à la réunion générale du mois d'août voudront bien envoyer leur vote sous double enveloppe ; l'enveloppe intérieure qui contiendra leur bulletin ne devra porter aucun signe extérieur.

M^{lle} Robert, secrétaire, recevra les votes jusqu'au jour de la réunion.

M^{lle} Lauriol ne sollicite pas le suffrage des associées ; elle estime que, dans l'intérêt même de l'Association, il est bon que des membres nouveaux fassent partie du Comité ; que, notamment, l'élément jeune y entre, apportant ses manières de voir, ses tendances, ses projets.

Elle prie celles de ses compagnes qui lui auraient donné leur voix, de vouloir bien la reporter sur M^{lle} VERDIER, répétitrice à Fontenay.

Elle remercie en même temps toutes les associées des témoignages de confiance qu'elles ont bien voulu lui donner lors des votes antérieurs.

SOUSCRIPTION OUVERTE EN MÉMOIRE DE M^{LLE} PERNESSIN

Nous avons versé une somme de sept cent trente-quatre francs au Trésorier de la Société philanthropique qui nous a fait parvenir la lettre suivante :

Paris, le 12 mai 1898,

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 7 courant.

« Elle a été communiquée au Comité d'administration dans sa séance de mardi, et il a été très sensible à cette marque d'intérêt et au sentiment qui l'a inspiré.

« Nous serons heureux d'inscrire le nom de M^{lle} Pernessin dans la liste de nos bienfaiteurs.

« Ainsi que vous le désirez, les 234 francs de surplus seront affectés spécialement à l'asile de nuit, rue Saint-Jacques, auquel M^{lle} Pernessin s'intéressait.

« Veuillez faire agréer nos remerciements à tous les membres de l'Association amicale, et croire à l'expression de mes sentiments de considération la plus distinguée.

« *Le Président de la Société,*

« PRINCE AUGUSTE D'ARENBERG. »

RÉFLEXIONS ENTRE DEUX TRAINS

A Mademoiselle Lauriol.

Mademoiselle,

J'ai promis, je m'exécute, au dernier moment, il est vrai. Dans quelles conditions ingrates, à travers quelle vie de Juif errant, je ne le dirais certes pas, si je n'y cherchais d'avance une excuse à la faiblesse certaine de cette causerie, écrite sur un coin de table d'hôtel, entre deux trains.

Du moins, n'ai-je pas eu à chercher longtemps mon sujet : je le *vis*. Que faire en un gîte d'occasion, à moins que l'on n'y lise ? Rien n'est plus reposant que la lecture volontaire, reprise et suspendue quand il plaît au lecteur, surtout la lecture des livres déjà connus, aimés ; car, je ne l'avoue pas sans honte, la lecture de nos plus brillants contemporains me fatigue plutôt : je ne les comprends pas tous à première vue, et, lâchement, je ne m'acharne pas à les mieux pénétrer, tandis que les maîtres plus vieux — plus vieux et plus jeunes — je crois les comprendre : cela me donne, soit une sécurité un peu indolente, mais très douce, quand je les retrouve toujours semblables à eux-mêmes, soit un charmant renouveau d'admiration, quand il m'arrive, en les relisant, de ne plus les voir sous le même jour.

D'autre part, je fais ou j'entends journellement des lectures qui sont moins agréables, étant moins spontanées. On lit, on fait lire devant moi ces textes que je sais par cœur, et quelquefois, tout en écoutant, je sens naître en moi quelques réflexions qui vont au delà de la personne et de l'heure présentes. Je me les applique autant qu'à ceux que j'entends. En vérité, j'ai peur que nous n'admirions plus assez comme il faut admirer, à force d'expliquer et de raisonner notre admiration. Beaucoup d'universitaires (je n'excepte pas les femmes, sur qui les hommes ont déteint) ont laissé se développer en eux jusqu'à l'hypertrophie le sens critique. C'est moins leur faute que celle des

examens et des examinateurs. On leur a tant demandé d'entrer, avec la dernière précision, dans le *pourquoi* et le *comment* des choses ! On ne leur eût point pardonné, sans doute, d'ignorer certains détails que nos pères ignoraient avec délices ; peut-être eût-on souri s'ils avaient montré quelque naïveté dans l'expression d'un sentiment personnel. Le sentiment, cela n'a pas de coefficient à l'examen, et cela pourtant est quelque chose, car cela crée, entretient, propage, dans une classe, ce qui est le principe même de la vie, le mouvement. Nous savons beaucoup, nous enseignons, avec conscience, avec autorité souvent, ce que nous savons ; mais nous n'éprouvons pas au même degré le besoin de sentir, de faire sentir aux autres ce que nous jugeons. Une certaine pudeur, délicate dans son principe, mais stérile dans ses résultats, nous interdit les expansions de l'âme : pour être *distingué*, il faut être *discret*. Et je vous prie de croire que j'estime à son prix la discrétion, dans la mesure où elle n'est pas oppressive et inféconde. Mais j'aimerais assez qu'on ne se crût pas obligé d'être discret à perpétuité. Et je suis ravi quand une parole plus ou moins correcte, mais sincère, me permet d'entrevoir, derrière le professeur, l'homme. Pascal a dit, je crois, et mieux peut-être, quelque chose comme cela.

Les uns sont trop délicats, les autres trop modestes ou trop paresseux, je ne dis pas pour recevoir (ils s'offrent de temps à autre ce plaisir à domicile), mais pour communiquer l'impression vive des choses. Le temps manque, et aussi la volonté, pour se replonger, chaque fois qu'il serait nécessaire, dans la fraîcheur des textes qu'on trouve plus commode de supposer connus et jugés une fois pour toutes. Et nous jouissons d'une littérature critique si largement épanouie qu'il semble irrespectueux de ne pas s'en tenir aux opinions exprimées par des juges si compétents. Le livre de seconde main s'interpose donc non seulement entre le texte et le professeur qui ne s'en fie pas assez à lui-même pour interpréter le texte, mais entre le professeur et les élèves. Seule, la parole directe, l'accent individuel du maître, peuvent émouvoir et féconder l'esprit de l'élève. Mais professeurs, élèves, parents sont d'esprit fort pratique : ils se disent que si l'on s'attarde à approfondir un auteur particulier de nos programmes universels, on compromet le succès de l'examen prochain. Dans les cours qui ne sont pas suivis d'examens, à une méthode qui exige l'effort personnel et dont les résultats ne se font sentir qu'à la longue, ils préfèrent celle qui donne ou semble donner des résultats immédiats, car les jugements tout faits sont d'une assimilation facile ; on les enseigne avec confiance, on les répète avec aplomb ; en voilà pour la vie. Vue pour ainsi dire de la façade, cette instruction est imposante : il n'y manque qu'une petite chose, l'âme.

Mais peut-on raisonnablement exiger d'un élève de l'École normale supérieure ou de la Sorbonne, de Fontenay ou de Saint-Cloud, qu'il oublie les leçons de ses professeurs et les lectures faites à un âge où l'on se croit très indépendant et où l'on est très docile? Il les prend d'abord pour appui, rien que pour appui, dans la période hasardeuse des débuts : demain, il saura bien se faire une opinion propre. Ce demain-là n'arrive pas toujours. Ajoutez que celui qui cherche hésite, et que nous n'admettons guère un professeur qui n'a pas encore trouvé : il n'affirme pas, ne conclut pas, donc il ne sait pas. Les nécessités mêmes de l'enseignement, toujours un peu dogmatique, quoi qu'on fasse, nous obligent à nous hâter de faire notre provision de jugements, et les jugements se traduisent vite en formules; l'admiration, comme le jugement, devient livresque : on prend tout doucement ce pli d'admirer les mêmes auteurs de la même façon, aux mêmes endroits.

Cet état intellectuel, d'ailleurs, n'est pas mauvais en soi, pourvu qu'il soit passager, et tout le monde le traverse plus ou moins. A quoi serviraient critiques et professeurs, si l'admiration ne devait jamais être éclairée ni guidée? Sainte-Beuve a défini le critique un homme qui sait lire et qui apprend à lire aux autres, et l'on a pu appliquer cette définition au professeur, qui est critique à sa manière. Ce serait une erreur puérile de croire qu'il suffise de se mettre en face d'un texte pour le bien lire. En littérature comme dans la vie, nous ne pouvons nous passer du secours des autres, surtout quand les autres ont sur nous la supériorité de l'intelligence ou de l'expérience. Je trouve fort naturel qu'on fasse sienne, jusqu'à nouvel ordre, l'opinion d'hommes dont on a éprouvé la sincérité; je trouve bon qu'on accepte l'héritage des opinions traditionnelles, mais sous bénéfice d'inventaire. Le professeur peut légitimement souhaiter de rallier des disciples à son sentiment; il n'a pas le droit de souhaiter que ces disciples y adhèrent aveuglément : l'adhésion n'est flatteuse que si elle est libre et raisonnée. De son côté, l'élève peut avoir besoin d'étayer son autorité incertaine de l'autorité plus ferme du professeur; mais, s'il devient maître à son tour, il n'exercera d'action sur ses propres élèves que s'il repense la pensée et vérifie la vérité enseignées. Alors seulement, il aura cette chaleur de conviction qui prête un intérêt original à l'enseignement le plus modeste, cette franchise et cette vivacité d'admiration qui se communiquent irrésistiblement de proche en proche.

Je sens combien tout ce que j'écris est banal, et je ne m'en excuse point, car je ne l'écrirais pas si je ne savais à quel point ces choses banales ont besoin d'être dites et redites. Je sais bien aussi qu'on a

tôt fait de donner ce conseil : « Jugeons, admirons, sentons par nous-mêmes », mais qu'il n'est pas si aisé de le mettre en pratique. Comment il faut lire et enseigner à lire, dans quelle mesure on peut concilier l'admiration et la critique, ce sont là des questions complexes, presque insolubles, ou dont la solution tout au moins varie selon les esprits et selon les circonstances. Rassurez-vous : je les effleure à peine et je passe¹. C'est déjà trop de vous avoir infligé cette dissertation morose, où je crois bien que j'ai mêlé plusieurs choses distinctes, comme elles se mêlent dans mes occupations et dans mon cerveau trop encombré. Il me suffit de me retourner vers nos Fontenaisiennes, et de leur dire :

« Défendez-vous contre cette tendance trop commune à croire que l'éducation littéraire (je ne puis parler que de celle-là) est finie quand les derniers examens sont passés, et qu'on n'a plus désormais qu'à enseigner ce qu'autrefois on a appris. Au lendemain de ces examens redoutables, qui ont tendu et parfois usé les forces de l'esprit, les médiocres se reposent et s'endorment dans la paix du titre conquis. C'est alors pourtant que s'ouvre pour vous une éducation nouvelle, sans laquelle l'autre reste incomplète, l'éducation de vous-mêmes par vous-mêmes. Prises aussitôt par l'enseignement, vous avez besoin de quelque courage pour ne pas vous en tenir uniquement à ce qu'il vous a été doux d'apprendre, à ce qu'il vous serait doux de répéter. Mais si vous ne vivez que de réminiscences, votre enseignement ne vivra pas. A tout prix, réservez-vous une heure de la journée pour lire, pour relire surtout, pour conquérir le droit et le plaisir d'enseigner quelque chose qui vienne de vous et qui demeure à vous. L'enseignement, si pénible quand le cœur n'y est pas, vous deviendra cher dès que vous aurez conscience d'y mettre quelque chose de votre propre substance. Et comme le besoin de votre âme autant que l'intérêt de votre amour-propre vous obligera dès lors à tout mettre en œuvre pour communiquer à vos élèves les petites découvertes de votre admiration renouvelée, comme votre pensée se précisera d'elle-même, comme votre ton s'animera, vous serez vraiment des professeurs, non — qu'on me passe l'expression — des phonographes. Professeurs, vous affirmerez, et sans scrupule, ce dont vous serez moralement sûres, mais, alors même, vous n'imposerez pas, persuadées qu'inspirer à vos élèves la superstition des formules définitives, ce serait leur retrancher ces joies de la lecture

1. Je suis persuadé, d'ailleurs, qu'il peut y avoir une sorte d'éducation de l'admiration, parallèle au développement du jugement critique, et que celui-ci même a pour rôle principal de fortifier celle-là, en la précisant et en la fixant, c'est-à-dire en lui donnant un fond solidement intellectuel, sur lequel désormais, en toute sécurité, le sentiment peut fleurir. J'y reviendrai peut-être un jour, et c'est le sujet que j'avais dessein de traiter ici; mais ce sujet est trop délicat à la fois et trop grave pour ne pas exiger les loisirs d'une réflexion paisible.

indépendante que vous avez savourées. Dirigez, mais ne tarissez pas en elles par l'ironie le courant de l'admiration spontanée. Réglez leurs audaces, ne les découragez pas. Qu'elles aient foi en vous, mais aussi que de vous elles apprennent à se passer de vous. Qu'elles se souviennent de vous, non en reproduisant ce que vous aurez pu leur dire, mais en reconnaissant qu'elles vous doivent de pouvoir dire, à leur façon et à leur gré, soit cela, soit autre chose. Apprenez-leur que, si vous avez raison d'admirer tel auteur à tel point de vue, elles pourront avoir raison, à leur tour, de l'admirer à un point de vue nouveau, car la littérature classique est éminemment éducatrice parce qu'elle est éminemment suggestive. Les livres qui sont humains au plus haut degré, on ne les emprisonne pas en quelques arrêts plus ou moins dogmatiques; de toutes parts, ils débordent la définition consacrée, et ceux-là sont des pédants à l'esprit étroit, qui s'inquiètent, qui s'indignent de voir leur définition élargie et dépassée. La littérature classique, c'est la fontaine des fées, dont parle Renan, merveilleusement transparente, mais dont il n'est pas aisé de sonder le fond, car elle reflète l'infini. Puisez-y longuement, sans lassitude, à cette fontaine inépuisable, et, par sa vertu, vous resterez jeunes, même sous les cheveux gris; modestes, même quand vous affirmez votre conviction avec le plus d'énergie; naïves, dans la mesure où il est possible aux infortunés modernes de l'être; et la jeunesse, la modestie, la naïveté relative sont une force, quand on n'a que l'ambition de se survivre à soi-même dans les esprits qu'on aura ouverts. »

Recevez, mademoiselle, avec tous mes respects, toutes mes excuses.

FÉLIX HÉMON.

RELATION D'UN VOYAGE EN GRÈCE

La *Revue générale des sciences* avait organisé pour les vacances de Pâques dernières un voyage d'études, ayant pour objet principal l'étude de l'art grec et de l'art byzantin et comme moyen, une croisière faisant escale aux sanctuaires religieux de l'ancienne Grèce, et à quelques villes de la Turquie particulièrement intéressantes par leurs monuments byzantins.

Delphes, Olympie, Délos, Athènes, Mycènes et Tirynthe : telles furent les étapes grecques du voyage; le mont Athos, Troie, Brousse et Constantinople en furent les étapes en pays turcs; encore Troie nous intéressait-elle en tant qu'appartenant aux souvenirs grecs.

Ce voyage, trop court au gré de tous ceux qui y ont pris part, a été une source ininterrompue de vives et pénétrantes impressions, que leur diversité même a rendues plus intenses. Beaucoup de passagers venaient en Orient pour la première fois; ce fut pour eux une révélation, ce ciel d'un bleu si profond et si pur, cet air si léger, si calme, dans lequel les bruits, même faibles, conservent, en s'éloignant de leur point de départ, leur netteté en même temps que leur intensité primitive!

Une relation, partielle, simple et sans prétention, présentera quelques-uns des tableaux du voyage, sans toutefois s'astreindre à suivre l'itinéraire du paquebot, le *Sénégal*, hôtel mobile qui amenait ses voyageurs au lieu même de leurs excursions; nous visiterons ainsi successivement :

Troie, sur la côte d'Asie mineure, près du détroit des Dardanelles;
 Tirynthe et Mycènes, près de Nauplie, dans l'Argolide;
 Delphes, au nord du golfe de Lépante, dans la Phocide;
 Olympie, à l'ouest du Péloponèse;
 Délos, l'île sainte, dans les Cyclades;
 Athènes, dans l'Attique.

Cet ordre correspond à peu près au développement de l'architecture et de la sculpture en Grèce.

TROIE

Le matin du dimanche 10 avril, nous arrivions en vue de Koum-Kaleh, où nous devions débarquer pour nous rendre à Hissarlik, près de ce qui fut la Troie d'Homère. Nos montures et nos chariots, échelonnés le long de la mer, nous attendaient et nous croyions pouvoir atterrir immédiatement. Mais nous avions compté sans la complexité des rouages de l'administration turque. Koum-Kaleh est une forteresse. Le ministre de la Guerre avait bien autorisé les passagers du *Sénégal* à y descendre; mais l'autorisation du grand-maître de l'artillerie n'était pas encore arrivée : il fallait télégraphier à Constantinople et attendre. Nous attendons, impatiemment, mais nous attendons. Et comme on songe, en un gîte que l'on voudrait bien quitter, on décide de débarquer au delà de Koum-Kaleh. Chevaux, ânes, chameaux, — nos montures — suivirent au bord de la mer un chemin parallèle à celui que nous faisons nous-mêmes en nous éloignant de la forteresse et nous pûmes atterrir.

De la mer à Hissarlik, il y a environ sept kilomètres à parcourir, dans une plaine au sol aride; le sentier dans lequel s'échelonnait notre longue caravane suivait les détours du Scamandre, seule note fraîche jetée dans ce paysage oriental. De temps à autre, des vols de cigognés, le passage d'une caravane de chameaux, venaient donner plus de couleur encore au tableau qui se déroulait sous nos yeux. Enfin apparut la colline antique : nous arrivions.

La colline est aujourd'hui profondément creusée, jusqu'au roc vierge, par une tranchée de 16 mètres; une étude attentive des différentes couches superposées a permis de distinguer les unes des autres neuf villes qui se sont succédé sur cet emplacement. Il avait paru à Schliemann, savant allemand qui a dirigé les fouilles de Troie, que la seconde de ces couches, — en partant du fond, — pouvait être la Troie d'Homère : des traces d'incendie s'y reconnaissaient et on l'appelle encore maintenant la ville brûlée; mais l'étude des couches qui la surmontent révéla que celles-ci étaient antérieures à la Troie de l'Iliade; il fallut donc abandonner cette première hypothèse. On s'accorde généralement aujourd'hui à reconnaître Troie dans les ruines de la sixième couche. Trois autres villes qui la remplacèrent successivement n'ont pas laissé de traces dans l'histoire. Aujourd'hui, toute la gloire de la colline a disparu. Un village musulman git auprès.

Notre excursion à Troie fut de courte durée; l'attente du matin nous avait fait arriver tard au lieu des fouilles et il nous fallait regagner tôt notre *Sénégal*. Nous devions arriver à Brousse le lendemain

matin, par conséquent traverser le détroit des Dardanelles, et il est interdit de s'y engager après le coucher du soleil. Nous quittâmes donc Troie, jetant un dernier regard, donnant un dernier souvenir à la ville de Priam et d'Hector, qui fut aussi la Troie de la triste Andromaque et du petit Astyanax.

TIRYNTHÉ

Voici Nauplie, gaîment éclairée par le soleil levant. Il est 6 heures du matin. Notre hôtel mouvant, qui, au rebours de nous, se repose le jour et marche la nuit, vient d'arriver au port d'où nous devons partir pour visiter Tirynthe et Mycènes. Là nous retrouverons des vestiges de l'art grec primitif.

— Un train spécial nous mène de Nauplie à Tirynthe et Mycènes en traversant la jolie plaine d'Argos, verte, bien cultivée et qu'on prendrait pour l'une de nos fertiles provinces, n'était la ceinture de collines qui l'enserme et qui lui donne un cachet tout particulier, avec ses buttes rocheuses couronnées de chapelles ou de tours franques.

Les ruines de Tirynthe, les plus anciennes, sont imposantes par la massivité des blocs énormes qui les composent. D'épaisses murailles cyclopéennes ençoignent l'Acropole, à la fois forteresse et demeure royale. Ces murs ont près de 10 mètres d'épaisseur, à certains endroits même 15, 18 et jusqu'à 20 mètres, ils sont formés de pierres colossales de 2 à 3 mètres sur chaque face et un mètre de haut, posées les unes sur les autres et se soutenant par leur propre poids. Sur une des faces de l'Acropole, une galerie ogivale est percée dans l'épaisseur du mur. Ailleurs, une galerie à ciel ouvert monte de la plaine au sommet du plateau, entre le mur d'une part et un contre-fort de sept mètres d'épaisseur de l'autre. L'esprit est oppressé par la pensée de ce qu'a coûté d'efforts et de temps une construction semblable, alors que — 48 ou 20 siècles peut-être avant l'ère chrétienne — les hommes ne connaissaient que le rouleau pour élever de pareilles masses.

MYCÈNES

Les ruines, pour n'y être pas aussi antiques que celles de Tirynthe, datent encore du xv^e au xviii^e siècle avant Jésus-Christ.

La route que nous avons suivie pour arriver à Mycènes traversait un pays parsemé de nombreuses collines abruptes, aux ravins sauvages et inhospitaliers. A un détour du chemin, dévalait à notre

gauche une pente plus agreste, à notre droite s'élevait une colline : c'était l'Acropole de Mycènes.

L'avenue montante qui donne accès à l'Acropole est limitée à droite et à gauche par une imposante muraille qui maintient les flancs de la colline et aboutit à la large baie dite : la porte des Lions ; le linteau de la porte supporte un bas-relief où sont représentées deux lionnes affrontées, dont les pattes de devant reposent sur le socle d'une colonne qui les sépare. Les têtes des deux lionnes ont disparu ; elles étaient en bronze : on voit encore les trous du scellement qui les avait ajustées.

Lorsqu'on a franchi la grille moderne qui ferme la porte des Lions, on se trouve dans une aire assez vaste, limitée à gauche par le mur de soutènement du plateau, et qui domine, à droite, la route et la vallée.

Ce qu'on y aperçoit tout d'abord, c'est un enclos elliptique formé de deux rangées de dalles en pierres coquillères placées verticalement dans le sol. Une entrée, ménagée dans l'enclos, donne accès à l'intérieur. Là, Schliemann découvrit cinq tombes mycéniennees et leurs trésors. Maintenant les tombes ne sont plus que de profondes cavités revêtues de parements de pierres. Les squelettes et les objets funéraires qu'elles contenaient ont été transportés au Musée central d'Athènes. C'est là que nous avons pu étudier et admirer des œuvres d'art des siècles lointains. Les Mycéniens de cette époque reculée ensevelissaient leurs morts illustres en les recouvrant d'ornements d'or : ils leur plaçaient un masque d'or sur le visage, un pectoral et des bandes d'or sur la poitrine et les jambes. De larges plaques d'or, estampées ou ciselées, étaient cousues aux vêtements funéraires : des boutons de même métal décoraient les objets de cuir ou de bois disposés près du mort. Et les motifs qui décorent ces plaques et ces boutons témoignent d'un art et d'un goût déjà très développés ; ici l'ornementation procède par courbes régulières ; là, ce sont des feuillages de plantes aquatiques, des insectes, des animaux marins. Cette découverte des tombes mycéniennees a fait reculer l'aurore de la civilisation grecque.

En quittant l'Acropole, nous revînmes sur la route que nous avions prise pour y arriver et nous allâmes visiter ce qu'on est convenu d'appeler le Trésor d'Atrée, quoique la famille d'Agamemnon qui vécut bien plus tard n'y ait jamais été ensevelie ; c'est une tombe à coupole, creusée à l'intérieur d'une colline et à laquelle on accède par une avenue ouverte dans le flanc de la montagne. Lorsqu'on entre dans ce tombeau, vide aujourd'hui, il semble qu'on ait au-dessus de la tête une sorte de vaste demi-œuf, une ruche de pierre de 15 mètres de haut et de large : ce monument a un air de grandeur et de force qui saisit lorsqu'on y pénètre.

Le Trésor d'Atrée et l'avenue qui y conduit fut notre refuge au moment du déjeuner. Nous y étions à l'abri du soleil de cette très chaude journée; et tout en devisant des souvenirs évoqués par tout ce que nous avons vu, tout en regardant l'Acropole de Mycènes qui, à quelque trois cents mètres de là, se détachait sur le pur ciel bleu de la Grèce, nous prenions quelque repos avant de dire un dernier adieu à ces témoins des âges disparus.

DELPHES

Ce fut notre première halte après trois jours de mer, depuis Marseille, et Delphes fut certainement la source d'une de nos plus profondes impressions.

A Itéa, le port de Delphes, nous attendaient les montures et les voitures qui devaient, en une heure, nous amener au sanctuaire antique : les chevaux, ânes et mulets passèrent à travers les bois d'oliviers, puis montèrent les sentiers rocheux qui sillonnent les collines superposées; les voitures prirent la route qui contourne les flancs des mêmes collines. Peu à peu nous nous élevions : chaque détour du chemin révélait quelque détail nouveau du paysage; les villages voisins se détachaient des replis qui les cachaient; l'horizon de la mer s'élargissait; le *Sénégal*, à l'ancre, se détachait en sombre sur la mer brillante. Ici, surgissait le sommet neigeux du Parnasse; là, une échappée nous permettait d'apercevoir, de haut et de loin, les oliviers de la plaine avec le vert tapis des blés qui poussent à leurs pieds.

Sur tout le trajet, les Grecs nous accueillirent chaleureusement; les petites filles jetaient des fleurs dans nos voitures; lorsque nous traversions les villages, les habitants, rangés sur notre passage, nous souhaitaient la bienvenue en criant : *Zito è Gallia!* (vive la France!), à quoi nous répondions : *Zito è Hellas!* (vive la Grèce!) A Kryssa, le dernier village qui précède l'emplacement de la Delphes antique, un arc de triomphe avait été dressé et orné de drapeaux grecs et français.

Enfin apparurent les flancs d'une colline environnée de roches noires et brillantes : c'était le sanctuaire sacré de Delphes.

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, avait bien voulu venir nous servir de guide à Delphes; c'est lui qui y a dirigé les fouilles de ces dernières années : l'autorité de sa parole nous rendit plus vivante encore cette évocation du passé.

M. Homolle nous mena d'abord à la fontaine de Castalie, source sortant du pied des roches Phœdriades (resplendissantes). Ce sont ces roches cristallisées, à pic, de couleur sombre, qui entourent de leurs

lignes abruptes l'amphithéâtre où s'étagent les monuments delphiques.

Nous entrâmes ensuite dans le Téménos, l'enceinte consacrée aux dieux, par la voie sacrée, large chemin dallé de plaques de marbre et montant le long du flanc de la colline. A droite et à gauche, nous rencontrions les substructions des Trésors que les cités grecques avaient élevées dans l'enceinte sacrée, et où, de temps à autre, elles envoyaient des ex-votos commémoratifs de leurs victoires, ou destinés à conserver la mémoire de leurs grands hommes ou encore celle des vainqueurs aux jeux pythiens.

Nous vîmes, chemin faisant, le rocher, du haut duquel la sybille parlait à ceux qui venaient consulter Apollon : nous approchions du temple du dieu.

Le sol en terrasse où il était construit avait été soutenu par un mur pélasgique qui subsiste encore et dont les pierres sont couvertes d'inscriptions. Celles de ces inscriptions qui nous parurent les plus intéressantes, c'étaient les actes de vente d'esclaves à la divinité ; cette vente fictive, faite au dieu par le propriétaire des esclaves, était en réalité un acte d'affranchissement.

Une rampe nous amena au temple dont les substructions et la base des colonnes existent seules maintenant. C'était un vrai sanctuaire national, élevé au iv^e siècle par la foi hellénique et auquel tous les souverains de la mer Egée avaient collaboré. Dans l'antiquité, le vestibule du temple était rempli de trophées et de dons ; Crésus y avait envoyé des bassins d'or et d'argent. Le vestibule donnait accès au sanctuaire même, à la *cella*, où un grand autel avait été élevé en l'honneur d'Apollon. C'est au delà de cet autel que se trouvait la fissure du sol près de laquelle la pythie, consultée par les prêtres du dieu, rendait ses oracles.

La voie sacrée qui contourne le temple nous amena au théâtre de Dionysos (Bacchus). Les représentations théâtrales étant, dans l'antiquité, l'une des formes du culte de Bacchus, le théâtre était dans le Téménos. Les fouilles de ces dernières années l'ont entièrement déblayé ; il comprend une trentaine de gradins en hémicycles ; au bas des gradins, une surface semi-circulaire, dallée de marbre, recevait le chœur ; en face des gradins se trouvait la scène, sur une terrasse surélevée.

Quelques dames voulurent bien, placées dans l'orchestre du théâtre, chanter l'hymne à Apollon, qui a été découvert en 1893, à Delphes même. Ce lieu, cette musique, ces souvenirs évoqués, tout nous pénétrait d'un sentiment de religieuse admiration. Telle était la limpidité de l'air, que, même des gradins supérieurs, on distinguait les paroles chantées, et cependant le théâtre est très grand et il n'est pas clos.

Il nous fallut quitter l'enceinte sacrée.

Une rapide visite au Musée nous permit de voir quelques-unes des statues qui décoraient autrefois les temples ou les Trésors ; mais nous n'y trouvâmes point de statues ou de trophées d'or et d'argent. Ils étaient nombreux, cependant, dans l'antiquité ; mais tant de Barbares ont pillé Delphes que toutes les richesses en ont disparu.

Nous déjeunâmes dans le Stade, long rectangle entouré de gradins où avaient lieu dans l'antiquité les courses à pied. Tandis que nous déjeunions, les habitants de Kryssa étaient venus se placer sur une hauteur voisine d'où ils nous regardaient. Chose curieuse ; sans y songer certainement, ils s'étaient harmonieusement groupés ; et lorsque, en nous retournant, nous regardions leur masse se détacher sur le ciel, il nous semblait retrouver là quelque chose de la grâce attique...

Après le déjeuner, les Grecs, qui peu à peu s'étaient rapprochés de nous, arrivèrent dans le Stade. Ils nous donnèrent une idée des jeux antiques en organisant des courses à pied, et en dansant la *romáique*, danse nationale grecque, aux mouvements rythmés, assez lents, marche harmonieuse plus que danse. Enfin nous fut donné le signal du retour ; nous revînmes au paquebot sans incident, ayant dans l'esprit et dans le cœur l'idée et le sentiment de ce qu'était un sanctuaire antique, centre de la vie religieuse des anciens Grecs.

OLYMPIE

Nous étions la veille à Delphes ; le matin du jour suivant, nous arrivions à Katakolo, le port d'Olympie. Le chemin de fer nous mena, par Pyrgos, à Olympie même. Là, contraste complet avec ce que nous avons vu le jour précédent. Delphes était sur une montagne, Olympie dans une vallée, au confluent de l'Alphée et du Kladéos. Delphes était dans un site sauvage et inculte, pas un brin d'herbe ne poussait parmi les ruines ; Olympie nous apparut couronnée d'une verte forêt, les ruines semblaient surgir d'un champ d'herbes et de fleurs. Delphes était un sanctuaire hellénique, d'un caractère exclusivement religieux ; Olympie était un sanctuaire international où se donnaient rendez-vous les Grecs d'Orient et les Grecs d'Occident, ceux du continent, des îles, des colonies asiatiques, de la Grande Grèce ; tout près de l'enceinte sacrée se tenaient les foires, se célébraient tous les quatre ans les jeux olympiques.

Ce contraste entre Delphes et Olympie, comme emplacement, paysage, végétation, souvenirs antiques, grava peut-être plus profondément dans notre esprit le souvenir de l'une et de l'autre en les marquant toutes deux de traits bien caractéristiques.

Pendant de longs siècles, les monuments d'Olympie restèrent enfouis sous une épaisse couche d'alluvions que l'Alphée et le Kladéos y avaient déposée, en modifiant leur cours. Les travaux entrepris et conduits par les Allemands mirent au jour l'enceinte sacrée en Altis et ce qui restait des temples qu'elle contenait.

Le principal, le temple de Zeus, était construit sur une haute terrasse dominant tout le sol sacré. Aucune des massives colonnes doriques qui l'enseignaient n'est restée debout, mais plusieurs gisent écroulées près du temple : des tremblements de terre, les invasions des Barbares, la poussée des eaux les ont ébranlées, en ont divisé les tambours qui, finalement, sont tombés les uns à la suite des autres. Tel qu'il est, le temple de Zeus inspire encore du respect : l'esprit reconstitué, à l'aide de ces débris épars, le majestueux sanctuaire. Sur le sol de la *cella* on voit encore les dalles de marbre noir où Phidias avait placé la grande statue chrysléphantine du dieu. En quittant le temple de Zeus, quelques personnes emportèrent, comme souvenir, des brins de menthe cueillies sur les bases des colonnes, dans les creux où avaient pu germer quelque plante. Longtemps après notre retour, quand nous retrouverons ces feuilles sèches et odorantes, nous nous dirons : « J'étais là-bas... »

En dehors de l'enceinte sacrée, nous vîmes entre autres édifices l'atelier de Phidias que l'artiste avait fait faire de dimensions égales à celles de la *cella* du Temple, afin qu'il pût juger de l'effet de sa statue avant qu'elle fût dans son milieu définitif.

Enfin, quittant définitivement l'emplacement du sanctuaire, nous allâmes visiter le musée d'Olympie qui contient deux merveilles, authentiques et signées : l'*Hermès* de Praxitèle, la *Victoire* de Pæonios.

L'*Hermès* de Praxitèle nous retint longtemps. Que de douceur, de grâce, d'harmonie dans ce visage, et en même temps quelle sereine virilité des traits ! Hermès sourit au petit Dionysos qu'il tient sur le bras gauche et qui lui tend les bras. Probablement, de la main droite disparue, Hermès présentait à l'enfant une grappe de raisin. Cette statue est en marbre de Paros, le temps, qui y a mis sa patine, l'a colorée d'un ton chaud qui ajoute encore à sa beauté.

La *Victoire* de Pæonios peut rivaliser avec la *Victoire de Samothrace*, que nous avons au Louvre. Le mouvement y est d'une admirable souplesse ; on devine la vie sous les voiles qui recouvrent le corps. On se demande par quel art merveilleux la froideur du marbre peut s'animer ainsi.

Il nous fallut quitter les musées, admirer une dernière fois ces chefs-d'œuvre de la statuaire grecque, jeter un dernier regard vers le pittoresque et frais Altis et reprendre le chemin de Katakolo.

DÉLOS

La sainte Délos! l'île que la pitié de la mer fit surgir de l'onde, afin que Latone, poursuivie par Junon, l'irascible Héra, pût s'y réfugier! Là naquirent Apollon et Diane. La piété antique consacra l'île au culte d'Apollon. Ce sont les restes du temple et des monuments de l'enceinte sacrée que la croisière alla visiter. Un certain nombre de passagers, que le tangage avait fait souffrir au passage du cap Matapan et du cap Malée, s'abstinrent de descendre à Délos; les valides descendirent et allèrent aux ruines; les plus courageux firent aussi l'ascension du Cynthe d'où l'on découvre treize îles des Cyclades.

Les personnes descendues à Délos rapportèrent à celles que la prudence ou la nécessité avaient retenues à bord des fleurs cueillies sur le Cynthe; le récit de l'excursion de la journée défraya la conversation de l'après-midi et du soir.

Le résultat des fouilles de Délos est une des gloires de l'Ecole française et d'Athènes.

Les travaux des cinq ou six dernières années ont mis à jour les restes d'un sanctuaire ayant quelque analogie avec celui de Delphes. Autour du temple d'Apollon, les trésors et les autels se pressaient, nombreux. L'un des monuments les plus curieux, le sanctuaire des Taureaux, devait son nom aux deux colonnes d'entrée du temple dont les chapiteaux étaient formés par l'avant-train de taureaux agenouillés.

Le retour des barques ramenant les voyageurs de la sainte Délos, les récits des visiteurs du temple avaient rapidement fait fuir les heures; le soleil s'était incliné sur l'horizon, il fallait partir.

ATHÈNES

Nous devions passer à Athènes les 17, 18, 19 avril, au moment des fêtes de la Pâques grecque. Au petit jour du dimanche 17, nous doublions le promontoire du Sounion, admirant les ruines du temple d'Athéna, dont les quelques colonnes subsistantes se détachaient, là-haut, sur le pâle ciel de ce début de jour. A mesure que nous avançons, la perspective changeante variait l'aspect de ces colonnes: le soleil qui se levait vint les colorer d'un ton plus chaud; puis, peu à peu, elles disparurent dans la brume matinale et dans l'éloignement.

Du cap Sounion au Pirée, nous longeâmes la côte d'assez près, apercevant dans le fond des baies et à l'abri des collines de blancs et jolis villages. Puis apparut la baie de Phalère, toute gaie; c'est le

rendez-vous d'été des Athéniens qui viennent y respirer la brise marine du soir et y prendre des bains de mer. Enfin le Pirée apparut.

Notre entrée au port fut saluée par des hourras partis des vaisseaux français et russes et de deux yachts du roi de Grèce, à l'ancre dans le port. Des chants, des hymnes nationaux accompagnèrent ces cris de joyeux accueil et nous émurent profondément.

Notre paquebot jeta l'ancre à un kilomètre environ du quai et toute latitude nous fut laissée pour visiter la ville et ses environs au gré de nos désirs ou de notre fantaisie. Des barques à notre disposition toute la journée, des billets de libre circulation en chemin de fer entre le Pirée et Athènes nous rendaient plus aisé le trajet entre le paquebot et la ville.

Ce n'était pas l'Athènes moderne que nous étions venus voir, et bien nous en prit : pendant ces trois jours, la ville eut un aspect presque morne ; toutes les boutiques étaient fermées, sauf celles des coiffeurs, des restaurants et des marchands de tabac. Nous n'avons pas connu la vraie physionomie de l'Athènes d'aujourd'hui, c'est comme si un étranger jugeait de l'animation de nos boulevards par l'aspect du boulevard des Italiens, un dimanche. Les Athéniens étaient à la campagne, ou sur l'esplanade du temple de Thésée, assistant à des représentations théâtrales en plein vent.

Mais l'Athènes antique, la seule qui nous avait vraiment attirés, demeurait semblable à elle-même et cela nous suffisait. Peu s'en fallut encore que nous ne pussions voir l'Acropole que de loin. Elle est habituellement fermée pendant les trois jours de fête de la Pâque. On voulut bien toutefois, à cause de notre si bref séjour, ouvrir le Musée central chaque jour, de dix heures à midi, et l'Acropole, de midi à six heures.

L'Acropole, malgré ses ruines, conserve toujours son air de fière grandeur. De bien loin on aperçoit le Parthénon, dominant de sa masse imposante et paisible la ville qui s'étend à ses pieds.

Lorsqu'en arrivant près du temple de Thésée, on monte la rampe qui aboutit à la porte de l'Acropole, on éveille malgré soi le souvenir des théories antiques qui venaient apporter à la déesse protectrice de la ville des offrandes et des ex-voto, en témoignage de leur reconnaissance et de leur respect.

Bientôt apparaît la porte dite de Beulé, qui, par un large et bel escalier de marbre, donne accès aux Propylées, ce magnifique vestibule de l'Acropole. Les Propylées sont une sorte de portique, soutenu en avant par des colonnes doriques, en arrière par des colonnes ioniques. On admire à la fois la beauté de l'ensemble, le soin des détails ; on reconnaît là l'honnêteté artistique qui, chez les Grecs, présidait à l'édification de toutes les demeures destinées aux dieux.

A gauche des Propylées, on voit encore la partie inférieure d'une assez laide tour carrée, la tour d'Agrippa, construite bien plus tard, en l'honneur du gendre d'Auguste, et qui n'a aucun caractère architectural.

A droite, sur un bastion avancé, se découpe sur le ciel le temple de la Victoire Aptère, tout petit édifice (il a à peu près 6 mètres sur 8 extérieurement et 7 mètres de hauteur), d'ordre ionique, et qui est une merveille d'harmonie dans les proportions, d'élégance dans l'ornementation, de beauté grecque, enfin.

Nous détournant — à regret — du temple de la Victoire, nous revenons vers les Propylées ; nous apercevons alors, à notre droite, le Parthénon, à gauche la tribune de l'Erechthéion.

Nous admirons longuement le Parthénon ; mais nous regrettons que tant de mutilations aient en partie détruit ce chef-d'œuvre d'une architecture dont les Grecs, à l'imagination si vive et au goût si sûr, ont eu le secret.

Le soubassement du temple, formé de trois hauts degrés de marbre, donne au monument quelque chose de plus majestueux en le surélevant ; les colonnes sont légèrement inclinées vers le centre, ce qui dégage l'édifice vers sa partie supérieure et contribue à faire naître cette double impression de grandeur et de force que laisse le Parthénon.

Mais comme on regrette qu'une partie des colonnes ait été détruite au moment de l'explosion d'une poudrière en 1687 ; et pourquoi faut-il que les Anglais aient continué l'œuvre de la guerre et du temps en mutilant encore le Parthénon ? Car, si l'on veut admirer les sculptures dont Phidias avait enrichi le temple, c'est au British Muséum de Londres qu'il faut aller ; là se trouvent la plus grande partie des métopes placés autrefois entre les triglyphes surmontant les colonnes, et plus de cent mètres de la frise qui, intérieurement, décorait la *cella*.

Toutefois, tel qu'il est, sans toiture, presque sans fronton, avec ses triglyphes béants, avec les nombreuses brèches de ses colonnades, le Parthénon demeure, malgré tout, le chef-d'œuvre de l'architecture antique.

Entre le Parthénon et l'Erechthéion, de l'autre côté de la voie sacrée, s'élevaient des temples dont les ruines seules gisent dans l'herbe ; du soubassement même du Parthénon on voit maintenant devant soi la tribune de l'Erechthéion, si belle avec ses caryatides qui en soutiennent le toit. Il semblerait que ces statues de femmes remplaçant les colonnes dussent paraître lourdes ; que l'attitude de ces caryatides trahît l'effort. Il n'en est rien : tout en conservant un caractère monumental qui les met en harmonie avec l'ensemble de l'édifice, elles ont de la souplesse, de la grâce dans leur calme gravité. Placées sur un

haut stylobate, elles sont un peu plus grandes que nature; légèrement inclinées en arrière, elles fléchissent un genou: le tout concourt à l'impression d'harmonie qui se dégage en définitive d'un examen très attentif de l'Erechthéon.

Le Musée de l'Acropole, que nous visitâmes ensuite, est exclusivement destiné aux antiquités découvertes sur l'Acropole: statues archaïques d'Athènes, fragments des frontons et métopes du Parthénon, bas-reliefs du temple de la Victoire Aptère, frise de l'Erechthéon.

Une longue visite au Musée central nous permit de retrouver d'autres souvenirs de la sculpture antique: statues archaïques d'Apollon, stèles funéraires trouvés au temple d'Esculape, au pied de l'Acropole, l'Hermès trouvée dans l'île d'Andros en 1833, des statuettes de Tanagra, des vases peints, enfin le célèbre bas-relief d'Eleusis qui représente Deméter (Cérès) en présence de sa fille Koré (Proserpine) remettant au jeune Triptolème un grain de blé.

C'est aussi au Musée central que nous vîmes, dans une salle spéciale, et non la moins intéressante, tous les trésors trouvés dans les tombes mycéniennes.

Le lendemain du jour où nous avons fait le pèlerinage de l'Acropole, nous allâmes voir les monuments antiques situés autour de la colline sacrée.

Au sud de l'Acropole, du côté qui regarde la campagne, et où s'étendait la ville ancienne (l'Athènes moderne s'est au contraire presque tout entière développée vers le nord), on voit encore les ruines du théâtre de Dionysos, dont une partie des gradins, taillés dans le flanc même de la colline, subsistent encore, ainsi que l'orchestre et quelques parties de la scène. En allant vers l'ouest, on traverse les restes d'un temple d'Esculape. Là furent trouvés les nombreux ex-voto qui sont maintenant au Musée central. Puis on arrive au sud-ouest à l'Odéon d'Hérode Atticus, destiné dans l'antiquité aux représentations musicales et qui, au contraire des théâtres toujours à ciel ouvert, avait une toiture en cèdre.

En contournant l'Acropole, à l'ouest, on rencontre le temple de Thésée, le mieux conservé de tous les temples grecs et qui, dégagé de toute construction, produit un très bel effet lorsque, de loin, on l'aperçoit en approchant d'Athènes. Il est, comme le Parthénon, d'ordre dorique; mais il a, lui, ses colonnes, ses frontons. Ce qui surprend, c'est que le temple paraît, à distance, plus grand qu'il n'est réellement. Tant les Grecs savaient calculer les proportions de leurs édifices en vue du meilleur effet à produire!...

Au nord de l'Acropole, on rencontre quelques portiques, au détour des rues modernes et plus ou moins engagées dans des constructions

postérieures. Quelques colonnes de l'Agora rappellent au visiteur l'une des deux places — (l'autre était le Pnyx, aujourd'hui terrasse dénudée, un peu en dehors de la ville) — où avaient lieu les réunions publiques des citoyens grecs.

En cheminant toujours au pied de l'Acropole on arrive à la rue des Trépieds; c'est là que se trouve le joli monument de Lysicrate. Sur un soubassement cubique s'élève un petit édifice circulaire en marbre du pentélique; six demi-colonnes corinthiennes engagées supportent une frise très délicatement sculptée représentant le châtement de pirates tyrrhéniens par Dionysos qui les change en dauphins.

Lysicrate, chorège en 355 avant Jésus-Christ, avait fait élever ce monument, afin d'y placer le trépied qui était le prix de la victoire remportée cette année-là par le chœur des jeunes garçons. Ce gracieux édifice est au milieu d'une petite place entourée d'assez laides maisons; toutefois, baigné de la pure lumière orientale, il produit, malgré ce voisinage peu artistique, un très bel effet.

Nous achevions de contourner l'Acropole lorsque nous arrivâmes à l'arc d'Hadrien. Presque rien n'en subsiste; mais deux arcs superposés et quelques colonnes se détachant vigoureusement sur le ciel produisent une impression artistique que n'égalerait point des monuments beaucoup plus beaux par eux-mêmes. Tout auprès se dressent les colonnes corinthiennes d'un temple de Jupiter. Ces ruines, le voisinage de la fontaine de Kallirhoe nous donnèrent le sentiment d'un rapide retour vers les âges disparus.

Une visite au Céramique, cimetière antique, termina nos excursions dans la Grèce d'autrefois.

Avant de quitter Athènes nous allâmes, en longeant pendant quelque temps le Céphise, au bois sacré de Colone, où Sophocle a placé la scène de son OEdipe à Colone; nous vîmes tout auprès les jardins d'Académus où Platon réunissait ses disciples. Que c'est loin, tout cela, et comme il nous était doux d'évoquer ce passé!...

Nous savions qu'Eleusis était assez près d'Athènes, et qu'y aller en voiture par la route qui contourne la baie était une très belle promenade. Nous partîmes par petits groupes, et nous n'eûmes pas lieu de regretter notre excursion. La voie sacrée qui nous menait d'Athènes à Eleusis était celle qu'autrefois suivaient les théories se rendant aux Mystères de Cérès. Cette voie traverse d'abord des collines aux pentes très pittoresques entre-coupées de plaines cultivées; au détour d'un col, on aperçoit la baie semi-circulaire qu'il faut longer pour arriver à Eleusis; au fond, au-dessus du sanctuaire de Cérès, un rideau d'une teinte ardoisée, un peu violette, clôt l'horizon: ce sont les montagnes de Mégare et de Corinthe, à gauche, l'île de Salamine.

Arrivés à Eleusis, nous vîmes les ruines du temple de Cérès, puis la vaste salle d'initiation, de 2,700 mètres carrés de surface, entourée sur trois faces des gradins où 3,000 personnes pouvaient trouver place. Sur le sol on voit encore la place des quarante-deux piliers qui soutenaient la toiture de cette aire si vaste. En avant de la salle on reconnaît le soubassement et la base des colonnes d'un portique d'où l'on domine le village et, au delà, la mer et Salamine.

Les Mystères, ces cérémonies secrètes que les spectateurs n'ont jamais révélées, étaient vraisemblablement une initiation à des vérités morales, supérieures aux enseignements officiels de la religion grecque. Nous songions, assis sur ces mêmes gradins, à ce que pouvaient éprouver les futurs initiés, alors qu'ils passaient la nuit de leur arrivée dans l'attente de la cérémonie suprême du lendemain...

Notre séjour à Athènes touchait à sa fin. Ces trois journées avaient passé comme une rapide vision. Nous nous éloignâmes avec regret après avoir salué une dernière fois ces monuments qui nous avaient rappelé le passé artistique et religieux des Grecs, après avoir jeté un dernier regard sur cette Attique « aimée des dieux ».

S. LAURIOL.

NOTES D'EXCURSION

SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT

Dans notre région méridionale, aux larges horizons, à la lumière éclatante, on est tout surpris de trouver un coin aussi désert, aussi sauvage, que le petit village de Saint-Guilhem, l'antique Gellone, bâtie au fond d'un canon calcaire des Causses. De Montpellier, un train d'intérêt local nous conduit d'abord à Aniane, la vieille ville, sise dans une plaine fertile, le pays où commencent les souvenirs et les légendes poétiques et chevaleresques, la terre antique qui porte encore les murs délabrés du fameux monastère de Saint-Benoît. C'est vers ces murs que s'achemina jadis, vers l'an 804, disent les chroniques, le comte Guilhem, le Guillaume au Court Nez des chansons de gestes, le vaillant lieutenant de Charlemagne. C'est de là qu'il partit, austère moine, pour fonder l'abbaye de Gellone qui, vers 1092, s'était déjà soustraite à la suprématie d'Aniane.

Au delà d'Aniane cesse la fertile plaine avec ses grands champs de vigne et ses oliviers pâles sous le chaud soleil. Brusquement, sans transition, la route s'engage dans les défilés des Causses arides. Le pont du Diable, jeté sur l'Hérault, semble commander l'accès des gorges mystérieuses, des vallées étranges, des sentiers sauvages où la végétation, la vie, le bruit cessent comme par enchantement. Construit vers 1029, ce pont fameux domine le « Gouffre noir » où l'eau coule sombre et profonde; des caves sans nombre, creusées dans le calcaire, y sont connues des plongeurs hardis, amateurs de truites.

Les gorges commencent, et avec elles la solitude, le désert. Tandis que nous suivons le haut sentier taillé dans le roc par les énergiques compagnons du vaillant duc-moine, le torrent roule à nos pieds d'abîme en abîme. A droite, à gauche, se dressent les hautes murailles grises; plus de chants d'oiseaux, ils sont tous restés là-bas, dans la plaine ensoleillée. La tristesse nous envahit, on se prend à regretter la

vie et la lumière éclatante des rives languedociennes. Bientôt le passage devient plus étroit, les murs semblent se rapprocher; c'est la fin du premier cirque, de la première gorge, « un bout du monde » où tout semble finir. Le défilé franchi, nouvel élargissement de la vallée, puis nouveau passage. Et de cirque en cirque l'aspect va se modifiant; les crêtes dentelées, les cimes étranges, aux contours bizarres se profilent sous le ciel bleu. Là, « le moine » avec son capuchon, apparition fantastique et soudaine; ici, « lou rey », le roi, à l'attitude imposante. Et le soleil paraît et disparaît, et la chaude lumière s'épand sur Clamouse (la source qui clame) : la paroi du rocher y livre passage, au printemps, à d'immenses jets d'eau, que le vent entraîne en écharpes flottantes teintées de fugitives couleurs. En temps de sécheresse, de plus hardis que nous peuvent s'engager dans la sombre caverne mystérieuse qui s'ouvre dans les flancs de la montagne.

Le torrent roule à nos pieds ses flots blancs d'écume, resserrés dans un lit étroit et profond. Parfois, la roche de la rive opposée s'avance presque jusqu'à nous, débris d'une arcade calcaire que le flot a rongée en temps de crue. « Les habitants de la vallée ont établi en certains points un système de communication, tel qu'en décrivent les récits des voyageurs qui ont visité l'Amérique méridionale ou le centre de l'Asie. Une longue corde, peu tendue, est jetée d'un bord à l'autre. Cette corde passe dans un manchon de bois d'où pend une seconde corde à laquelle est attaché un bâton horizontal. On s'assied sur ce bâton; le poids du corps fait glisser le manchon jusqu'au point de courbure le plus bas de la corde principale, et, par la vitesse acquise, le fait remonter plus loin. Lorsqu'on sent que le mouvement va s'arrêter, on saisit vivement le câble à deux mains, et on se hisse ainsi jusqu'à l'autre rive. » (*Revue du Monde moderne.*)

Devant nous, la vallée s'élargit encore une fois pour se rétrécir encore : C'est la dernière gorge avant Saint-Guilhem. Là existait dans les siècles passés le hameau de Brunant. Au milieu des cascades bouillonnantes se dressent des tours romanes, hautes et délabrées, sans cesse battues par le courant. Chacune d'elles garde un groupe de vieux moulins, constructions étranges, basses et arrondies, recouvertes par les eaux en temps de crue. Les meules actives étaient mues par les sources nombreuses jaillissant des crevasses des rochers. Autrefois, c'étaient la vie difficile, pénible, le dur labeur, le bruit, et aussi la gaité méridionale, rendant la besogne facile et riante toujours; aujourd'hui, un silence profond règne autour de ces ruines battues des flots furieux.

Nous poursuivons notre route, nous sentant bien seuls dans ces gorges profondes, dont le silence mystérieux n'est troublé que par le seul

bruit de nos pas. Bientôt les hautes murailles apparaissent moins arides; quelques terres, difficilement retenues par des escaliers en maçonnerie, « les étagères » laborieusement disputées aux pluies d'orage, laissent croître une maigre végétation. Ici, se dresse un olivier dont les feuilles argentées se bercent au bruit des rafales; là, un figuier aux feuilles larges, avec ces fruits violacés que les paysans surveillent depuis de longues semaines et qu'ils sécheront comme provisions d'hiver. Plus loin, un grenadier aux feuilles vertes laisse apercevoir ses beaux fruits rouges; là-bas, une vigne étale au soleil ses lourdes grappes dorées; à portée de nos mains, les câpriers aux tiges pendantes nous offrent leurs fleurs sauvages. Peu à peu, sur les deux rives du fleuve, « les étagères » deviennent plus nombreuses. Bientôt apparaissent quelques prés larges de dix pas au plus; les jardinets se dessinent à l'horizon, et, à un brusque contour, tout au fond, apparaît Saint-Guilhem, le vallon sans issue, le dernier « bout du monde » que les rochers dominent comme de hauts remparts.

Lorsqu'on pénètre pour la première fois dans ce site étrange, on se dit que, seuls, un saint ou un bandit pouvaient le choisir pour résidence. Le village a été bâti dans un cirque de grandes roches tout hérissé d'aiguilles. La légende raconte que Guilhem, « le pourfendeur de géants » quittant les moines d'Aniane, choisit ce vallon désert, là fut édifié le monastère de cet étrange champion de la foi chrétienne. Mais la montagne qui se dresse noble et fière avait déjà un hôte, voisin des plus dangereux, un géant, auquel le nom fort discuté de don Juan a été attribué. Son château, bâti au sommet du roc, semblait défier toute attaque. Dans la lutte épique entre le géant et le moine, la victoire devait cependant rester à Guilhem. Le géant fut précipité par une des fenêtres du sombre manoir, et dans les ruines nommées « le cabinet du géant », le mur noirci garde encore les traces du sang du monstre. Le château démantelé est encore debout, vrai nid de vautours, se dressant sous le grand ciel et souvent frappé par la foudre.

Dans le vallon, à l'entrée du village, est bâtie une tour romane fortifiée. Les habitations s'échelonnent ensuite, tassées, avec des rues étroites et montantes. Il n'est pas rare de retrouver sur la façade de ces vieilles demeures, aux murs noircis, quelques colonnettes ou quelques ornements de l'architecture romane.

Dans la partie haute du village se trouvent les ruines de l'antique abbaye dont le clocher est un véritable donjon. L'église date du XII^e siècle, mais l'abbaye était plus ancienne. Aujourd'hui, des colonnettes sveltes, des chapiteaux il ne reste que des débris envahis par une végétation assez exubérante. Seul, le réfectoire des moines est assez bien conservé. L'église, de style roman, a été souvent remaniée.

L'abside rappelle l'architecture byzantine, tandis qu'une haute tour se dresse à l'entrée. Les colonnes, aux chapiteaux de même style, mais tous différents, ont été recouvertes d'une couche de mortier qui en dissimule les ornements. Dans les ruines de l'abbaye et dans celles de l'église, on découvre tous les jours quelque nouvelle curiosité, inscriptions, chapiteaux, sarcophages du *xii^e* siècle qui renferment peut-être les ossements d'Audé et de Berthe, les deux sœurs du moine chevalier. Elles avaient fondé, à vingt pas de l'abbaye, une communauté de femmes qui dura jusqu'au *xiii^e* siècle.

Dans l'intérieur de l'église est dévotement conservé un morceau de la vraie croix donné à Guilhem par Charlemagne, relique volée jadis et miraculeusement retrouvée, enfouie sous un tas de neige d'où l'on vit sortir une colonne de fumée s'élevant vers le ciel et répandant un suave parfum. La relique fut solennellement replacée dans l'église. C'est là aussi que fut sans doute apporté, en 812, le cercueil de Guilhem. La légende raconte que, le 28 mai, les yeux du mort étant à peine clos, « les cloches d'elles-mêmes, sans qu'aucun bras ait touché aux cordes, se mirent à sonner d'une manière extraordinaire ».

Devant l'église, la petite place du village, puis les dernières maisons. Au delà, la vallée fermée brusquement par des hauteurs considérables. Des sentiers de chèvres gravissent les pentes raides où croît une pauvre végétation. Des sommets, qui se profilent sous le ciel, on a vue sur le Causse dénudé et pauvre, haute plaine semée de pierres, coupée de gorges sombres.

Nous quittons enfin ce site sauvage, regrettant de ne pouvoir visiter les belles grottes creusées dans le calcaire, les grottes aux longs couloirs, aux eaux mystérieuses, aux sources étranges. En franchissant de nouveau l'entrée du village, nous songeons malgré nous à la tristesse des longs mois d'hiver dans ce coin perdu que le soleil éclaire à peine deux ou trois heures en janvier, alors qu'il épand à profusion sa chaude lumière sur la plaine voisine. Comme le vent doit gémir d'une manière lugubre, durant les nuits froides et sombres, dans les gorges et les vallées ! Dure et triste vie aussi pour le pauvre habitant, retenu de longs jours chez lui, et qui rêve, devant l'âtre, aux fées mystérieuses et aux esprits malins qui hantent encore ce désert inconnu.

UN PROFESSEUR D'ÉCOLE NORMALE.

PROPOSITION

— *Colonies de vacances.* — Quelques-unes de nos compagnes ont émis le vœu qu'une maison de campagne fût louée au nom et aux frais de l'Association pour les Associées, qui, n'ayant pas de famille, pourraient aller y passer leurs vacances. La proposition est bonne et demande à être examinée de près. Mais, à cause même des difficultés qu'elle soulève et qui en retarderont peut-être l'exécution durant quelques années, ne pourrait-on pas présenter une deuxième proposition d'exécution plus facile : la formation de colonies de vacances. Leur but serait de réunir pendant quelques semaines quelques maîtresses d'école normale qui ne peuvent rester seules à l'école où elles ont déjà passé leurs dix mois d'année scolaire, et qui hésitent à voyager, sentant bien que le plaisir et la gaité goûtés seuls ne méritent qu'à moitié ce nom. Il serait facile, il me semble, de se grouper, et, par la voie du bulletin, de choisir ensemble un itinéraire à parcourir, dans telle ou telle région plus spécialement connue de l'une des intéressées. Voir ensemble de beaux pays, vivre durant quelques jours des souvenirs de notre maison de Fontenay, échanger nos impressions au sujet des écoles bien différentes d'où nous viendrions, tout cela serait un moyen de rendre plus réels et plus forts les liens de sympathie qui unissent les anciennes compagnes de l'École de Fontenay. Nous pourrions peut-être, en collaboration, donner dans le bulletin un compte rendu de nos excursions. La date et la durée du voyage devraient être fixées dès juillet, afin que le service de surveillance des écoles normales pût être réglé à temps.

UN PROFESSEUR D'ÉCOLE NORMALE.

Si la proposition sourit à quelques associées, nous leur servirons bien volontiers d'intermédiaire dès cette année. Qu'elles nous écrivent; pour faciliter l'entente, nous adresserons à chacune la liste des adhésions qui nous seront parvenues.
